

Nous avons lu dans le *Courrier des Etats-Unis* un article éditorial que nous nous empressons de reproduire, et pour lequel nous catholiques nous devons de la reconnaissance à l'auteur. M. Gaillardet vient de montrer ce que peut un écrivain de son mérite, quand son beau talent est excité par l'inspiration d'une grande pensée et par les généreux sentimens d'un noble cœur. Oui c'était bien à lui, le fils dévoué de la France catholique, qu'appartenait la mission de défendre, sur ce sol étranger, la religion nationale, que des esprits peu intelligens de ses immortelles destinées méconnaissaient en la combattant ! Il a jugé sa cause avec la hauteur d'idées qui n'appartient qu'au véritable philosophe, et il l'a trouvée toute noble et toute sainte. Est-il étonnant qu'il s'en soit épris, et qu'il l'ait si éloquemment défendue ? Dans ces considérations toutes concises, il fait un admirable résumé des influences diverses du catholicisme et du protestantisme, et de leur économie sous le rapport politique et social. Nous, les défenseurs par état du catholicisme, nous n'eussions pas mieux pensé, et certes nous n'eussions pas si bien dit. Ces paroles sont destinées à ramener de leur égarement les imprudens Orléanais ; car elles seront lues et admirées, et c'est dire qu'elles seront écoutées. Reconnaissance donc à ce jeune écrivain, déjà si célèbre, qui a si bien compris le devoir du journaliste, et qui seul parmi ses confrères a le courage de remplir un devoir sacré pour tous et si honorable pour lui ! Que M. Gaillardet, dont l'influence est si étendue, mette ainsi souvent sa plume au service de la religion ; son nom en deviendra plus grand encore, et tous les bons esprits lui applaudiront.

**INFLUENCES SOCIALES OPPOSÉES DU PROTESTANTISME ET DU CATHOLICISME.**

Nous avons promis d'examiner "de quel intérêt la conservation et le respect du culte catholique peuvent être pour la société louisianaise, et quel danger il y aurait, pour son présent et son avenir, dans la destruction ou l'aviilissement de cette institution que lui ont léguée ses pères." Nous résoudrons implicitement cette question en comparant l'une à l'autre les influences sociales du catholicisme et des divers schismes désignés sous le nom de protestantisme.

En étudiant les populations, catholique et protestante, qui couvrent la surface de l'ancien et du nouveau monde, il est impossible de ne pas être frappé des différences profondes qui existent non-seulement dans leur physiognomie, c'est-à-dire dans leur nature physique, mais encore dans leurs mœurs, leurs goûts, leurs tendances, ou leur nature morale. Un second fait, non moins frappant que cette opposition caractéristique des peuples de croyance opposée, c'est la similitude spirituelle et matérielle qui, par contre, se remarque chez les peuples de même religion. Ainsi, il y a une certaine identité de caractère, d'une part, entre le Français, l'Italien, l'Espagnol, habitans du midi de l'Europe, et le Polonais, qui en habite le nord ; et d'autre part, entre le Hollandais, l'Allemand et l'Anglais protestans. Comparez, au contraire, ces deux agglomérations l'une à l'autre, et vous trouvez qu'elles sont autant disparates de fonds que de forme. Les peuples de la première catégorie se révèlent, en général, par un caractère chevaleresque, marqué au coin de la générosité ; ils ont plus de spontanéité que de réflexion ; il est évident qu'en eux le cœur l'emporte sur la tête, qu'ils se laissent plus aller au charme de l'idée qu'à l'examen des faits, qu'ils recherchent plus les jouissances de l'esprit que celles du corps, qu'en eux, enfin, la spiritualité plane sur l'animalité.

Les attributs des peuples de la seconde catégorie sont entièrement contraires. La réflexion, le calcul, sont les moteurs dominans de leur nature ; l'intérêt personnel, le bien-être corporel, les choses sérieuses et positives, en sont les buts principaux. Le Français, l'Espagnol, l'Italien, le Polonais, recherchent, de préférence, les beaux-arts et la gloire militaire ; le Hollandais, l'Anglais et l'Américain s'adonnent, de préférence, à la mécanique, à la marine, au commerce. Les uns représentent, plus particulièrement, la poésie de la création, et les autres, sa prose.

Eh bien, nous disons que ces disparités nationales dérivent, en grande

partie, des disparités religieuses. Il y a entre les mœurs et la foi, autrement dit l'action et la pensée, une corrélation intime, inévitable. C'est de cette corrélation que découlent les diversités profondes qui marquent la physiognomie des peuples protestans et celle des peuples catholiques. L'opposition des chemins par lesquels chacun d'eux marche à la vie future, fait le contraste entre les voies qu'ils suivent dans la vie présente. Remontons à l'origine de leurs cultes, et nous remonterons à l'origine de leurs mœurs ; analysons les religions, et nous aurons analysé les peuples.

Le paganisme était la nature physique déifiée. Il avait matérialisé toutes choses, en leur donnant pour emblèmes les mille variétés de sa mythologie. Sous ses doigts, les abstractions avaient pris un corps ; la sagesse, c'était Minerve ; le courage, c'était Mars ; l'autorité, c'était Jupiter. Les essences les plus spirituelles, les plus divines de notre nature, se trouvaient ainsi traduites aux yeux, et en quelque sorte humanisées. Par contre, les passions humaines les plus viles se trouvaient divinisées. Pourquoi, en effet, le culte de Bacchus ou de Vénus aurait-il été moins légitime que celui de Minerve ? Le paganisme avait donc élevé des autels aux sens, et il en était résulté ce débordement de passion qui ont fini par amener l'énerverment de la vieille Rome et l'extinction de sa puissance usée dans les excès.

A ces théories charnelles, dont l'individualisme formait le principe et l'égoïsme la fin, le christianisme est venu substituer l'amour du prochain, la fraternité, l'égalité des hommes, et la domination des appétits du corps par les appétences de l'esprit. La vie présente a été regardée non plus comme un but, mais comme une épreuve, et l'homme a appris à avoir les yeux levés vers le ciel plutôt que baissés vers la terre. Il en est résulté une modification profonde dans ses instincts. A la recherche exclusive du bien-être individuel, a succédé celle du bien-être général, à l'égoïsme la charité. Les dons participant de notre essence spirituelle, réputée impérissable, l'ont emporté, dès-lors, sur ceux de la nature charnelle. De là, l'impulsion donnée à la poésie, à la littérature, aux beaux-arts, aux sentimens enfin sur les sensations. Quant à la forme du sacerdoce social, un des plus féconds, des plus admirables enseignemens du dogme nouveau, ce fut d'avoir substitué, à la pluralité du ciel païen, l'unité du ciel chrétien. L'unité est l'attribut de tout ce qui est beau, de tout ce qui est grand, de tout ce qui est souverain, elle doit être l'attribut de Dieu. Ce grand principe une fois posé, la représentation de la Toute-Puissance devait être sur la terre ce qu'elle est probablement dans le ciel, c'est-à-dire une. De là, la papauté ; fait humain (1) bâti sur une idée divine. Maintenant, suivez l'enchaînement des conséquences tirées de ces sublimes prémisses. La papauté consacre l'épiscopat qui la représente comme elle-même représente Dieu ; l'épiscopat consacre le prêtre, pasteur immédiat du troupeau ; le prêtre consacre le père, pasteur des enfans ; la paternité consacre la famille qui en procède, et la famille consacre la propriété, moyen de son existence et source de son bien-être. N'est ce pas là une admirable échelle, dont le dernier degré part du sein de la création, et le premier touche au Créateur ? Peut-on plus logiquement, plus magnifiquement, rattacher la terre au ciel !

Cette échelle, le protestantisme l'a brisée en retranchant la papauté son plus haut échelon et l'un de ses deux appuis. Le protestantisme est le christianisme sans tête. Luther a coupé cette tête et y a substitué une bible ; c'est à dire qu'il a mis une lettre morte, que chacun peut interpréter, à la place de la bouche vivante qui, auparavant, interprétait pour tous. De là les mille schismes qui s'en sont suivis et ont fait d'une religion mille sectes. C'est un rosaire dont le nœud est coupé et dont les grains s'éparpillent. Le protestantisme a donc détruit l'unité du christianisme ; par ce seul fait il a fait rétrograder l'humanité jusqu'aux théories païennes. Il est revenu pareillement au paganisme, et à sa pernicieuse influence, en revivifiant et en sanctifiant le culte de l'individualité et de l'intérêt personnel. Ce n'est pas sans doute un de ces principes établis *a priori*, mais il est facile de démontrer, *a posteriori*, que ce fut là une de ses conséquences. En effet, le protestantisme a été une insurrection de l'esprit contre la foi. Le chrétien protestant a voulu raisonner l'autorité du pape, et il l'a détrônée de par la logique, comme si, avec une pareille logique, on ne pouvait démolir le christianisme tout entier ? Comme si, aux yeux d'un philosophe profane, la bible n'était pas dix fois plus absurde que la papauté ? En substituant la suprématie d'une sagesse individuelle à la suprématie de la sagesse collective

(1) Cette expérience ne nous paraît pas exacte.